

À Émile ZOLA

Kérisper, Auray, Morbihan

29 septembre 1887

Mon cher maître ¹,

Vous savez combien je vous admire ; je vous l'ai prouvé ², hélas ! avec la faiblesse de mes moyens, mais avec toute la sincérité d'un esprit subjugué par la beauté et par la force de vos œuvres. Vous ne savez peut-être pas combien je vous aime. Je vous aime pour votre immense talent, pour votre immense labeur, pour votre caractère, et pour la dignité de votre vie ³. Je veux qu vous sachiez bien cela. Je disais qu'il m'en coûtait infiniment d'écrire ce que je pensais de votre livre ⁴ ; c'est la vérité "vraie", et non point une phrase de rhétorique. J'aurais voulu crier au chef-d'œuvre. Mais c'est avec les hommes qu'on estime le plus qu'il faut dire ce qu'on croit être la vérité. Je puis me tromper ; je le voudrais même. Je vis peut-être dans un milieu où le paysan est autre qu'ailleurs. Celui-là est admirable, et il m'a peut-être fait oublier le vôtre, qui est vrai, sans doute, individuellement et exceptionnellement, mais qui est faux dans le grand décor où vous l'avez placé. Les siècles ont passé sur le paysan dont je vous parle, et n'ont rien laissé de leur passage. On reconnaît en lui les mêmes figures que peignit Van Eyck, et que peignit Millet, un gothique lui aussi, par son grand amour, et sa compréhension de la nature. En fait de naturalisme, les gothiques n'ont-ils pas été nos maîtres, et n'ont-ils pas rendu tout ce qu'on peut rendre ⁵ ? Ce même paysan que je vois ici, je l'ai rencontré pareil dans le Perche, dans la Mayenne, dans une partie de la Normandie. Et il m'a toujours ému. Et il y a en lui, en effet, un coin de ce mysticisme grandiose, que je trouve dans toutes les choses de la nature ⁶.

1 C'est la réponse à la lettre de Zola du 23 septembre 1887 (*Correspondance* de Zola, t. VI, p. 181) : "Je lis votre article sur *La Terre* et je veux que vous sachiez bien que je ne vous en garde pas rancune. Vous dirai-je même que je m'attendais un peu à votre opinion défavorable, car il y a en vous un coin de mysticisme qui ne devait guère s'accorder avec ma vision personnelle du paysan ; j'ai tâché de le voir à l'heure présente, et vous demandez qu'on le voie comme l'ont vu les gothiques. Mais vous dites très franchement et très courtoisement ce que vous pensez. Cela est bien, je vous en remercie. / Me permettez-vous pourtant de m'entêter dans mon œuvre ? Je maintiens absolument la moyenne de ma vérité. Chacun me jettera "son" paysan à la tête. Pourquoi, seul, le mien serait-il donc faux ? Je suis allé aux sources, croyez-le bien, autant que vous tous"...

2 Allusion à ses articles du 11 mars 1885, dans *La France* ("Émile Zola et le naturalisme"), du 28 octobre 1885 (*ibid.*, "Chronique parisienne") et du 6 novembre 1885 dans *Le Matin* ("Émile Zola"). Mirbeau lui avait aussi envoyé un exemplaire des *Lettres de ma chaumière*, avec cet envoi : "À Émile Zola / témoignage d'une enthousiaste admiration". En 1888 il lui adressera *L'Abbé Jules* avec une nouvelle dédicace : "À Émile Zola / hommage d'affectueuse admiration."

3 C'est pour la même raison qu'il admire Barbey d'Aurevilly, Goncourt, Mallarmé, Monet, Pissarro et Rodin. D'où sa cruelle désillusion quand Zola lui donnera l'impression de renier cette dignité et ne lui apparaîtra plus que comme un "parvenu".

4 Dans son article intitulé "Le Paysan" et paru dans *Le Gaulois* du 21 septembre, Mirbeau voyait dans *La Terre* "un mauvais ouvrage, mauvais socialement, mauvais littérairement". Au lieu du "poème émerveillant et formidable de la Nature" qu'il espérait, il n'y a trouvé qu'une amplification des vices du paysan, alors même que Zola rapetissait "sans justice ses sublimes qualités". Il lui "en coûte", ajoutait-il cependant, "de constater cette chute regrettable" (article recueilli dans ses *Combats littéraires*).

5 Mirbeau écrivait déjà le 21 septembre (art. cit.) : "Il faut le voir comme l'ont vu les gothiques, il faut le comprendre et l'aimer comme l'aima Millet, qui, tout naturellement, sans chercher à le grandir, le bloqua en ses fusains, avec la forme plastique et la beauté sculpturale d'un marbre de Michel-Ange."

6 Rappelons que Mirbeau avait songé à écrire, sous le titre de *La Rédemption*, révélateur de son "mysticisme", une suite au *Calvaire*, dont il aurait voulu faire "le chant de la Terre". Dans son article du 21 septembre, il évoquait un vieux paysan en ces termes émouvants : "N'avez-vous donc jamais vu, courbé sur son champ, un vieux paysan ? Et devant cette vivante ruine qui marche et qui va, encore enfantant la vie, n'avez-vous pas été pris d'une émotion presque douloureuse, de ce mélancolique respect qu'inspirent les vieux arbres qui vous ont donné les fruits ? [...] Son corps est tordu ainsi qu'un très ancien tronc de chêne, contre lequel le vent toujours s'est acharné, et, sous son vêtement rapiécé, on voit pointer les apophyses de ses os, se bossuer les nœuds de ses muscles, comme s'il allait lui pousser des branches. Ses yeux ne reflètent rien que le nuage qui passe ; aucune douleur, aucune déception, aucune inquiétude — douleurs, déception, inquiétudes dont est faite son existence, pourtant — n'affleurent à ses énigmatiques prunelles que la

Malgré ce que je pense de *La Terre*, mon cher maître, vous n'en restez pas moins, pour moi, l'écrivain le plus puissant, le plus étreignant de ce temps. Et c'est grand-pitié de voir de petits gamins qui, sans vous, seraient, peut-être, commis de magasins ou reporters de journaux à un sou, s'attaquer à l'homme qui leur fournit toute la moelle ⁷ — bien mal employée, il est vrai — de leurs pauvres œuvres.

Je vous serre bien affectueusement la main.

Octave Mirbeau

B. N., Ms., n. a. fr. 24.522, f. 192. *Cahiers naturalistes*, n° 64, 1990, pp. 12-13.

résignation et le silence ont rendues pareilles à celles des animaux domestiques ; ses gestes sont lents, graves, larges comme l'horizon, hauts comme le ciel, religieux et sacrés comme un mystère de création. C'est qu'à chaque levée de ses bras, chaque enjambée dans le sillon creusé par lui, la vie s'échappe, s'élançe, s'éparpille, se rassemble, florit des germes éclatés, ruisselle en moissons, et que lui, le pauvre vieux aux jambes débiles, aux reins cassés, et qui mourra demain peut-être, verse à flots la richesse dans nos greniers, le sang dans nos veines et la joie dans nos cœurs."

⁷ Allusion au Manifeste des Cinq paru le 18 août dans *Le Figaro* et qui prétendait dénoncer l'obscénité de Zola, attribuée pour une part à son souci des grosses ventes (cf. *supra* la note 6 de la lettre à Hervieu du début septembre). Dans son article du 21 septembre, Mirbeau s'était nettement désolidarisé de ces "petits farceurs", qualifiés d'"insectes".